

BESANÇON SON AMOUR

Par Emmanuel Abela ~ Photo : Renaud Monfourny

POUR CERTAINS, BESANÇON EST LA VILLE LA PLUS ROCK DE FRANCE ! AVEC *ROCK THE CITADELLE*, UNE SOMME D'ENTRETIENS DE 440 PAGES, SAM GUILLERAND PROUVE QUE C'EST VRAI.

Besançon, ville rock. Formulé ainsi de but en blanc – et donc sans sommation ! –, les scepticismes peuvent s'exprimer fortement. A-t-on jamais entendu parler de la ville de Victor Hugo, des frères Lumière ou Pierre-Joseph Proudhon – pour subversifs qu'ils fussent eux-mêmes – dans un contexte véritablement rock ? Non, pas vraiment. Or une somme considérable de 440 pages, *Rock the Citadelle*, tend à prouver, si besoin était, que non seulement une activité rock existait bel et bien à Besançon mais qu'en plus elle était particulièrement florissante. Qui mieux que Sam Guillerand, alias Nasty Samy, pouvait rendre compte d'une telle réalité ? Lui, le musicien, critique musical et ancien organisateur de concerts qui a vécu cette histoire de l'intérieur

et qui doit tant à Besançon, une ville qu'il a ralliée en provenance de la petite ville de Morteau à l'est pour s'y installer en 1996 et s'en servir de base pour ses conquêtes artistiques futures. Avec humilité, il nous livre le poids de sa dette personnelle à sa ville chérie. « *Besançon m'a permis de devenir qui je suis et de m'intéresser au cinéma, à la littérature et à la BD. Elle m'a permis d'y "aller" comme on dit. Où ? Je ne sais pas, mais j'y suis allé !* » dit-il avec un vrai sens de l'autodérision.

Pour relater cette dimension rock à Besançon, il a effectué un travail considérable, méthodique, presque vertigineux, et opté pour la forme orale. Cette forme il la privilégie dans ses ouvrages, comme celui qu'il a consacré au groupe punk-hardcore français, Burning Heads, *Hey You*. « *Oui, nous confirme-t-il, pour traiter ce type de sujet, musical, cinématographique ou culturel en général, c'est ma forme préférée. Pour moi, c'est une forme littéraire comme peuvent l'être les conversations par exemple. Je pars d'un postulat de base, très simple : quitte à raconter une histoire, autant la faire raconter par ceux qui l'ont vécue. Plutôt que de la relater sous la forme d'un essai aride, je me propose simplement de rapporter une somme de récits. Cela m'évite tous les filtres dispensables. Je vais chercher cette histoire et ce qui me plaît dans cette histoire, c'est qu'elle reste imparfaite. On rencontre des gens qui aiment raconter et d'autres qui aiment se la raconter. L'addition de ces profils différents rend la chose vivante.* »

Effectivement, à la lecture, tout cela s'imbrique à merveille, comme si on reconstituait, pièce à pièce, les contours d'un immense puzzle. D'entretien en entretien, les éléments se confirment. Les récits personnels se répondent, se complètent avec une résonance interne que l'auteur semble cultiver à dessein. Il acquiesce : « *C'est forcément subjectif. Avec toutes et tous, j'ai eu une histoire personnelle à un moment donné. J'ai établi des liens. Et pour cela j'ai convoqué des gens qui ne se fréquentaient pas forcément, qui s'appréciaient ou pas, dans un livre – une petite boîte à souvenirs – qui sera peut-être remise sur une bibliothèque.* »

Pour convoquer les souvenirs très personnels de chacune des personnes interrogées, le livre opte pour un dispositif simple : chaque intervenant se voit accorder un espace de quelques pages dans lequel il raconte l'évolution de son parcours, selon la forme qui lui semble la plus appropriée. Pour mener ces entretiens et accompagner la cohérence éditoriale du tout, Samuel qui réside actuellement à Paris, s'est beaucoup déplacé ; il a également opté pour des phoners ou des courriels, selon la bonne volonté de ses interlocuteurs. En tant que journaliste musical, il sait faire : « *Oui, interroger, retranscrire, séquencer, je le fais depuis plus de 25 ans !* » En effet, le travail de composition documentaire l'amène à un vrai séquençage thématique qui associe des groupes de personnes autour d'une période, d'un lieu, d'un média ou tout simplement



— Je raconte aussi un peu mon histoire. —

d'un style, ce qui permet d'embrasser la totalité du sujet. « *Comme on parle de rock, de pop, de punk et de hardcore, il n'y a pas de science exacte, nous prévient-il. Tout est vécu à un niveau personnel différent : chacun a son histoire. Chaque intervenant dans le livre a découvert la musique à sa manière, soit seul, soit par l'intermédiaire d'un frangin, des membres de la famille, de copains ou de copines. C'est ce qui m'intéresse dans cette histoire. Un essai un peu sec ne se montrera pas forcément plus précis au final.* »

Ainsi, Sam rend hommage à toutes ces forces vives qui ont généré l'activité rock de la ville, les musiciens, organisateurs de concerts et « *tous ces gens qui ont bricolé* ». Il exhume les organes de presse divers et variés, dont de nombreux fanzines – certains ont parfois abouti en kiosque avec des journalistes qui ont fait leurs armes ailleurs, y compris en presse nationale. « *Je me suis posé la question de savoir comment cette ville, dont le centre se résume à quelques rues, a pu voir éclore de telles scènes.* » La réponse tient peut-être dans la relation intime d'un réseau qui part, comme pour bon nombre de villes de province, d'un petit groupe d'amis qui se relaient l'information dans un bar, se copient des K7 de leurs groupes préférés avant de créer un fanzine ou diffuser leurs titres choisis dans le cadre d'une émission de radio. Dans le rock, on le sait, la transmission est essentielle ; elle aboutit à une forme collective qui trouve sa pleine expression au moment de se retrouver tous réunis dans une salle de concert, que ce soit pour assister à la prestation d'un groupe venu dans la ville ou du groupe de rock du coin, autour duquel gravite un premier cercle d'amis. De là naissent des vocations entre ceux qui jouent, ceux qui en parlent et ceux qui deviennent à leur tour organisateurs de concerts. « *Si on veut situer le niveau de chaleur sur le thermostat de la "rockitude" d'une ville, il faut bien s'attacher aux activistes, ainsi qu'aux lieux, les grands et les petits, les gens qui organisent, la forme de la presse qui relaie les informations – j'ai une affection particulière pour les fanzines, et chez nous on en trouve beaucoup, ce qui n'est pas le cas de toutes les villes ! –, avec des illustrateurs et des photographes. La plupart d'entre eux continuent de faire de la musique ou conservent une activité liée à cette culture-là.* »

Il est vrai qu'on surprend des trajectoires intéressantes de personnes qui multiplient les connexions, y compris avec l'art contemporain, et qui passent d'une fonction à l'autre avec la même ferveur. Ne serait-ce que le témoignage de Manou Comby, musicien au sein de Formica, dans un style funk blanc proche des Talking Heads ou

Rita Mitsouko, avant de passer à la programmation du Cylindre, la salle de concert à Larnod, et à la direction de la Rodia qu'il a quittée l'an passé pour prendre sa retraite à l'âge de 65 ans, est éclairant. Inspirant même, à bien des égards.

Avant de se lancer dans cette vaste entreprise qui a occupé Sam quasiment à temps plein deux années durant, il y a forcément eu une intention, une impulsion. Un pari fou basé sur un constat : la méconnaissance de cette belle émulation rock à Besançon sur plus de quarante ans. « *J'ai été musicien sur la route, un "touring musician" comme les nomment les Américains, pendant vingt ans. J'ai énormément voyagé que ce soit en France ou à l'étranger. Je me suis rendu compte en allant dans d'autres villes que ça ne se passait pas forcément comme à Besançon. Et ça, on ne le voit pas, on ne le sait pas ! Souvent, on me pose la question de savoir ce qui se passe dans cette ville. Les gens qui n'ont pas bougé me disent cela aussi, parfois. Or ceux qui ont voyagé constatent qu'il s'y passe plein de choses. Il faut rappeler qu'il s'agit d'une petite ville de 110 à 120 000 habitants, située entre Lyon et Strasbourg et qu'à certaines périodes de l'année, son offre culturelle s'aligne justement à la fois sur celles de Lyon et de Strasbourg. Ni plus ni moins. Et ça, je peux l'affirmer, en tout cas concernant ce type de culture qui me touche.* »

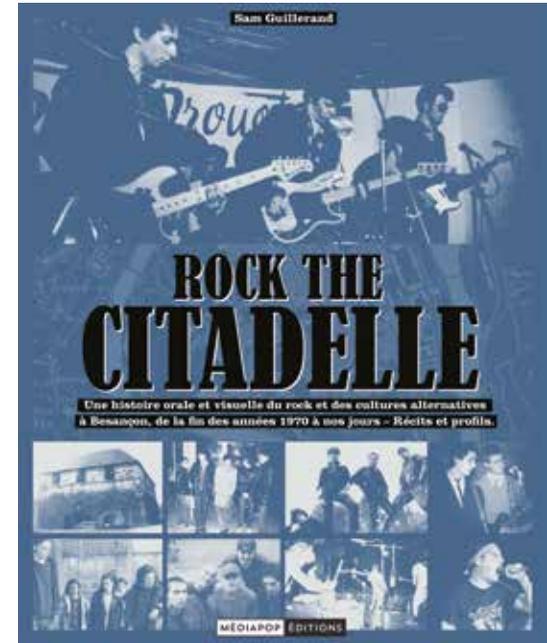
Alors, pourquoi ne le sait-on pas ? Qu'est-ce qui fait que la ville ne figure sur aucune carte mentale du rock hexagonal et qu'elle semble oubliée, de ce point de vue ? « *Oubliée des médias et de la presse spécialisée ! rectifie-t-il, loin de dissimuler l'agacement initial qui l'a amené à se lancer dans son projet. Par contre, pas du tout oubliée des tourneurs, ni des musiciens qui connaissent tous Besançon. Des années 1980 à nos jours – c'est un peu moins vrai depuis dix ans, mais comme tout part avec l'eau du bain, c'est forcément plus difficile ! –, tous les groupes pointus, que ce soit à l'époque des Bérurier Noir et de la scène alternative jusqu'aux groupes hardcore, screamo ou noise sont passés par Besançon. Tous les styles y étaient représentés. Ce qui n'est pas le cas partout, même à Mulhouse par exemple.* »

Comment expliquer cependant, dans un tel contexte, qu'aucun des groupes bisontins dont on retrace le parcours dans l'ouvrage n'ait émergé à un niveau national ? Ni les Dee Dee's, Eric Peugeot et ses Kidnappeurs, Emballage Perdu et Formica qui, chacun dans leur registre, aurait pu rivaliser avec bien d'autres groupes en France. « *Quand je parlais du projet d'ouvrage, certains m'ont dit : "Tu veux faire 500 pages sur Besançon, mais il n'y a pas un groupe connu !" Et effectivement, on a croisé bon nombre de groupes plutôt de milieu de tableau. Mais qu'on se le dise : ces groupes travaillaient autant que les grands groupes ! Quand on fait 800 km, que ça soit pour jouer dans un Zénith ou dans une MJC ou même un bar, c'est le même travail, avec le label et le tourneur derrière ! Ce qui me semble important ça n'est pas tant la popularité, mais c'est bien l'activité.* »

On a beau rétorquer la réussite des Dogs à Rouen, de KaSProduct à Nancy ou de Kat Onoma à Strasbourg, il relativise. Pour lui, « *tout était principalement centralisé sur Paris, et c'est encore le cas aujourd'hui* ». Après, nous admettons avec lui que les villes provinciales représentées au plus haut niveau se résument à Bordeaux ou Rennes, et qu'elles ne sont effectivement pas si nombreuses. On le sent bien, on marche sur des œufs. Il est entier, sûr de son propos, l'ami Sam, et il ne dissimule guère une forme attachante de susceptibilité. La raison est simple, il nous l'avoue : « *En racontant cette histoire, je raconte aussi un peu mon histoire. Après les livres consacrés à l'esthétique trash-métal, Enjoy the Violence, et aux Burning Heads [co-écrit avec Guillaume Gwardeath, ndlr], je m'inscris dans une continuité qui raconte mon adolescence.* » D'où sans doute une sensibilité particulière, une implication d'autant plus personnelle. Cela s'entend clairement et se lit à chaque ligne de cette histoire relatée par d'autres. Après, il l'admet : « *Je ne sais pas si on avait la qualité pour rivaliser avec les Bijou, Trust ou Téléphone, des groupes qui étaient accompagnés professionnellement. Chez nous, ça manquait un peu. Après, les scènes représentées ne correspondaient pas à des schémas voués au succès. Elles étaient principalement indépendantes en lien avec le mouvement noise, arty ou college rock.* »

Dans le livre, on distingue des familles. « *Oui, absolument et je recommande à ceux qui seraient tentés de picorer, une lecture du début à la fin parce qu'on va comprendre quelque chose. Je ne veux pas expliquer ni tirer des conclusions, mais ne serait-ce que l'iconographie elle-même ne cesse de bouger au fil des pages.* » Il est vrai que dans cet ouvrage dont la sobre mise en page est inspirée des Inrockuptibles première époque, la mémoire se vit de manière aussi textuelle que visuelle. « *Il en va de même pour la topographie, précise-t-il. Au début, ça se passe plutôt en périphérie de la ville avant de se recentrer intramuros, dans la "boucle" à Besançon. À ceux qui ne verront qu'une suite de profils, j'ai envie de leur dire que le livre est tout autre chose.* » Les redondances qu'on peut lire d'un portrait à un autre appuient des arguments qu'il ne souhaite pas forcément avancer lui-même. D'où un propos sans hiérarchie ni jugement de valeur, ce qui est très appréciable en soi. Selon lui, « *le fait qu'il n'y ait pas de gens très connus permet aussi de mettre tout le monde sur un pied d'égalité. La présence de quelqu'un de la notoriété d'un Miossec, ne serait-ce que pour citer cet exemple, aurait créé des déséquilibres. Là, il est question d'anonymes, mais qui ont fait des choses tangibles, très concrètes.* »

Au-delà de son histoire personnelle, ce qu'on lit aussi, c'est tout simplement une histoire du rock. Que le lecteur soit averti ou plus néophyte, il distingue clairement l'évolution de la musique sur la base des références de chacun des intervenants. Il est assez plaisant de voir mentionnés à côté du Clash ou des Pistols des groupes comme Soft Machine, Captain Beefheart ou XTC par exemple,



au cours de périodes musicales aussi riches que variées. Ça n'était pas forcément une volonté affichée au départ, mais Sam se satisfait de cet heureux bénéfice collatéral. « *Oh, ça me fait plaisir ! Oui, on situe les bornes générationnelles d'une époque à l'autre, que ce soit la fin des années soixante-dix avec l'after-punk et ses déclinaisons, le milieu des années quatre-vingt avec la vague américaine puis plus loin les années quatre-vingt-dix avec le grunge puis la britpop qui s'y oppose. Peu ont parlé du hip-hop, mais moi j'en parle parce que c'est essentiel.* »

Ce qui se dessine enfin, et ça n'est pas la moindre des choses, c'est le portrait d'une ville, touche après touche, de manière quasi impressionniste : Besançon son amour ! « *Oui, nous dit-il avec le ravissement de celui qui découvre que sa finalité implicite a été percée à jour, le personnage principal, en filigrane et sur lequel je souhaite porter la lumière, c'est la ville de Besançon. On doit ressentir les rues, les lieux. J'ai poussé mes entretiens dans ce sens-là. Je ne voulais pas que ça ressemble à un catalogue avec des CV d'activistes ni à un catalogue de groupes avec une guitare. Après, je tiens à préciser que je ne suis pas nostalgique pour un sou : j'envisage le rock comme une culture et j'ai voulu interroger les portes d'entrée de cette culture-là, dans ma ville.* » Et d'un environnement culturel, serions-nous tentés de rajouter, qui par bonheur ne s'est mu que par la seule volonté de ses acteurs mêmes.

— **ROCK THE CITADELLE**,
Sam Guillerand, Médiapop
soirée de lancement le 22 avril
à La Rodia, à Besançon
larodia.com